

L'oratorio de juillet

Geneviève De Celles

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Celles, G. (1999). L'oratorio de juillet. *Moebius*, (81), 43–51.

GENEVIÈVE DE CELLES

L'oratorio de juillet

C'était l'été. Une amie m'avait propulsée en plein cœur d'une fête champêtre. J'y étais venue sans ferveur, je ne me trouvais là que parce qu'elle y croyait.

Elle nous avait installées à l'ombre d'un grand chêne. Peu à peu, le public a pris place: des jeunes, des vieux, des familles, des amoureux, toutes gens venus jouir d'un concert en plein air. Le soleil brillait pour tout le monde, la musique ferait de même. C'était un beau dimanche... J'ai senti affleurer une sensation, un je-ne-sais-quoi, telle une saveur d'enfance. Mais sitôt venue, elle s'en est allée.

Gabrielle avait barré mon fauteuil roulant. Il me restait à attendre qu'on me prépare à manger. Attendre qu'on ait le temps de m'aider. Attendre. Toujours tout attendre. Et appeler ça vivre.

Au loin, le fleuve, apparemment immobile, suivait le cours du temps. Au proche, une foule joyeuse s'agglutinait devant le kiosque au toit de cuivre. Les musiciens prenaient place et le mouvement de leurs chaises sur la plate-forme de bois donnait de beaux bruits sourds. Personne ne semblait y porter attention. Mais moi... Moi, j'ai tout le temps d'écouter tous les sons. Ceux que le vent m'apporte. Jamais plus les sons que j'émetts. Moi, j'ai tout mon temps, mais rien ne se passe plus à l'heure de mon choix.

Autrefois, avant que l'hémiplégie ne m'afflige, l'essentiel de ma vie se disait en musique. Bien mieux que les mots, mon violoncelle parlait pour moi. Le voilà captif du trop lourd silence de sa boîte noire. Il ne joue plus, et j'en meurs de chagrin. Tant de choses se sont évanouies, tant de gestes ont disparu. Jadis, je le plaçais entre mes jambes et j'enlaçais ses courbes.

Près de ma joue, près de ses clés, mes doigts dansaient, et mon archet, en toute liberté, caressait ses cordes tendues. Je croyais entendre l'écho de mon âme. Je sentais vibrer la vie. Maintenant, je sais que je ne jouerai jamais plus, et j'en meurs chaque jour de chagrin.

Autrefois, j'avais un ami. À toute heure du jour et de la nuit, je sentais, légère sur mon épaule, la présence prochaine de sa belle volute. J'avais un amour. Au corps d'érable, d'ébène et de palissandre. J'aimais le mystère de sa voix, si lointaine et si proche à la fois. Quand il posait sa touche auprès de ma main gauche, quand ma main droite cueillait l'archet dans son nid de velours, quand je tenais entre mes bras ses formes généreuses, tout mon être baignait dans une lumière d'aube. Je jouissais d'un des ineffables moments où tout est encore possible, où rien n'est consommé. J'habitais un silence gravide de tous les sons à venir. Être sur le point de jouer: ultime sensation, «fébrilesence» de commencement du monde. Alors que désormais... J'attends que d'autres jouent. Et cela me tue.

Autrefois, j'avais un complice. Sans prononcer un seul mot, nous nous disions tout. Notre jeu était magie. Sans même le comprendre, des gens y trouvaient joie. Mais voilà que j'ai perdu la moitié de moi-même. Voilà que ma droite ne sait plus tenir l'archet. J'attends et je me tais. Je sais... Tous les matins du monde, bien des gens vivent des deuils. Et je sais aussi qu'il vaut mieux, pour guérir, qu'une douleur s'exprime. Mais en perdant la plupart de mes gestes, j'ai perdu, du même coup, la façon que j'avais de pleurer mes pertes. Le chagrin m'étouffe. Me voilà seule, immobile, exilée au cœur de moi-même. Mon corps ne sait plus comment dire que mon âme est vibrante. Je n'entends plus qui je suis.

Sur la scène, les lutrins de métal se sont couverts de partitions que taquinait la brise. Les musiciens rattrapaient allègrement les fugitives: l'aisance de leurs gestes m'étreignait la gorge. Quand ils se sont mis à la tâche d'accorder leurs instruments, j'avais des larmes plein les yeux. Il aurait été si doux d'être des leurs. Chacun ébauchait quelques notes, répétait un passage, exerçait sa confiance. Les regards, les doigts et les souf-

fles se déliaient. Les sons surgissaient, s'interrompaient, se dupliquaient: un merveilleux chaos! Du temps de ma jeunesse heureuse, je trouvais un charme fou à ces instants-préambules; le jour de cette fête champêtre, j'en étais réduite à observer. Et à envier.

Ma main gauche s'est échappée de sur mes genoux... Je la revois mimer le geste qui... Elle resserre une clé... Elle pince une corde, elle relâche un tant soit peu sa voisine. Ma main droite, elle, se tait. Elle ne glisse plus, elle n'ondule plus.

J'avais l'âme en douleur. Nous étions à l'orée d'un concert et je n'étais pas à ma place. Bientôt, d'un simple signe, le maestro intercepterait le temps. Tout serait à venir. L'azur tout entier serait désir. Les musiciens auraient la sensation de détenir l'imminence. Je les enviais.

J'effleure à l'imparfait un tel état de grâce. Être sur le point de jouer... Être tout juste avant de naître... «Antécéder» le temps qui passe. Être juste avant que la mesure survienne, juste avant qu'elle commence à fragmenter le cours des choses, juste avant qu'elle commence à en préméditer le terme. Être avant que tout commence de finir... Ma main droite se voudrait au seuil d'une voltige. Elle est inerte. Ma gauche, du bout des doigts, cherche à la consoler. Mon violoncelle a disparu. Sur mes genoux crispés, je regarde mes mains, comme un couple d'oiseaux terrassés.

C'était en juillet. Pour la première fois depuis longtemps, j'étais au concert... Mais je n'étais pas sur scène. Je figurais parmi les spectateurs. D'aucuns recherchaient un peu d'ombre tandis que d'autres optaient pour le plein soleil. Les parents rapaillaient leurs petits. Peu à peu, s'est dessiné sur l'herbe le vaste échiquier des couvertures d'appoint. Dans quelques cases libres, régnaient des chaises de parterre, légères et colorées. Moi, mon fauteuil est noir et j'avais le regard froncé. Je regardais toute cette faune humaine poser mille gestes sans même y penser, vivre une fabuleuse chorégraphie en donnant l'air de croire que c'est de l'ordinaire. J'étais amère. Le chef d'orchestre a gagné son podium: quelques personnes ont battu des mains; et

pour elles, cela semblait aller de soi. Applaudir... Voilà que j'y vois un exploit. Le silence a pris place. Seuls quelques oiseaux trichaient un peu. Nous étions tout au bord de la fête. Dans un instant, les musiciens s'aventureraient hors du silence; les instruments projetteraient dans l'espace d'invisibles particules d'infini. Les larmes ont envahi mon visage. Je voudrais tant être de la partie. Je voudrais tant sortir de mon étui.

Au signal donné, les musiciens s'en sont donné à corps joie: les notes ruisselaient, virevoltaient! J'ai oublié un tant soit peu mon mal. *Le carnaval des animaux* venait de nous ravir l'espace: tout s'est fait rondeur et couleur! Peut-être un sourire s'est-il glissé sur mes lèvres.

Quand *La marche royale du lion* s'est arrêtée, un maître de cérémonie est venu dire quelques mots sur Saint-Saëns et a invité les enfants (et ceux qui ne se cachent pas qu'ils en sont encore) à imiter la démarche de chacun des animaux que la suite de l'œuvre donnerait à voir. La musique a repris, tout en humour et fantaisie. Elle débordait d'images et de contrastes. Sur la pelouse, des coqs, des tortues et des kangourous (en cotonnade et espadrilles!) ont surgi de partout. C'était beau... Mais moi, au-delà des bruits de volière et d'aquarium, j'entendais déjà le chant du cygne. J'anticipais son lancinant regret, et il ombrageait tout.

Autour de nous, les gens semblaient apprécier le spectacle et profiter «tout bonnement» de ces moments de grâce. Que j'aurais aimé être des leurs... Savoir m'abandonner au plaisir d'être là. Par instants, un soupçon de joie me venait, mais il repartait aussitôt. Gabrielle se tenait auprès de moi. Discrète et aimante. Je le sais. Mais impuissante à réparer mes joies. Je ruminais. Être au concert et ne pas pouvoir jouer, aussi bien mourir. Des voix d'archanges cherchaient à me dire que non. J'aurais aimé les croire, mais n'y parvenais pas.

Le joyeux *Finale* complété, les musiciens se sont retirés. C'était l'entracte. Autour de moi, les gens se déliaient les jambes. Les chanceux. J'avais le cœur gros et cela se voyait sûrement. Gabrielle m'a demandé: «Préfères-tu que nous partions?» Je me suis entendue répondre: «Non.» Elle a souri. Nous avons regardé la

foule. Nous avons contemplé le fleuve; secrètement, il prenait le large. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire; pas grand-chose que les mots peuvent dire. Nous écoutions les oiseaux. Quand quelqu'un posait sur moi un regard trop curieux, je m'efforçais d'afficher une certaine assurance. Celle d'avoir le droit d'être là, celle d'avoir bien fait de venir. Mais je ne me croyais pas. Si j'avais écarté l'idée de partir, c'est simplement que... Où serions-nous allées en attendant le retour de «mon transport adapté»? Celui qui coule dans le béton l'horraire de toutes mes sorties. Et puis... Où serions-nous allées sans que ne me colle au corps mon nouveau compagnon, mon insupportable fauteuil roulant? Désormais, où que j'aille, je me retrouve là, inerte, presque sans voix. Alors souvent, être ici ou ailleurs, peu m'importe.

Pourtant, ce jour-là, quelque chose qui n'était pas de l'indolence m'inclinait à rester. Quelque chose d'insaisissable. Était-ce la douceur du temps, la dentelle des feuillages, le chant des oiseaux? Les oiseaux... Un regret souriant s'est insinué en moi: qu'il m'aurait été doux d'entendre la voix de mon père. Les oiseaux... Mésanges, merles moqueurs ou simples moineaux, il aurait pris plaisir à les nommer. Il les aurait louangés. Au cours de nos promenades dans les parcs, lorsque j'étais enfant, il m'épatait en imitant les chants d'oiseaux. J'entends encore son souffle virtuose reprendre une ligne mélodique, traduire un accent, jouer des variations. S'il m'arrivait de m'étonner que, lors de ces balades, il n'apportât pas sa flûte traversière, il répondait: «Ce n'est pas que ça ferait peur aux oiseaux! C'est plutôt que... C'est autre chose!» Il aimait contempler. Commenter la multiplicité des êtres. Observer, distinguer, relier. Il me montrait la forme d'une feuille, celle de son arbre, il me signalait leur profil, semblable. J'apprivoisais à ses côtés ce qu'aujourd'hui je m'amuse à nommer «l'unité clandestine des choses».

En ce jour de juillet, il m'a semblé entendre mon père me parler à nouveau. Des sons, de la liberté, de l'audace. Je l'ai imaginé me parlant de Messiaen, de ses oiseaux, de sa captivité. Et du courage qu'il faut pour

créer. Pour créer même quand les cordes viennent à manquer.

Nous étions au mitan du concert. Des nouveaux venus s'étaient installés près de nous. Un jeune enfant rôdait autour de moi en scrutant d'une manière qui se croyait discrète les mystères nickelés de ma chaise. Quand ses yeux, en toute innocence, ont cherché les miens, je n'avais à offrir qu'un triste sourire. D'un regard tendre, il me l'a rendu. Il s'est assis dans l'herbe, non loin de moi. Silencieux. Songeur peut-être. Les musiciens regagnaient leurs places dans le kiosque. La fête a repris. Mais elle n'était plus tout à fait la même.

En deuxième partie, la chanson était à l'honneur et pour ouvrir le jeu, on avait choisi *Au clair de la lune*. Les spectateurs, ravis, se sont transformés en choristes: «... *Prête-moi ta plume... Ouvre-moi ta porte... Pour l'amour de Dieu.*» Ensuite, le maître de cérémonie est venu proposer qu'à l'occasion du prochain numéro, instruments, voix et mimes soient tous de la partie. «*Bonhomme, bonhomme, sais-tu jouer, sais-tu jouer de ce violon-là?... de ce trombone-là?... de ce tambour-là?...*» Peut-être quelques oiseaux ont-ils pris peur... Toute une gamme d'instruments jamais vus encore sont apparus. Un jeune homme enlaçait un arbre et le transformait sous nos yeux en violoncelle vivant. Sa voisine pianotait dans l'herbe. Ailleurs, quelqu'un donnait à un simple rameau des airs de clarinette. Près de moi, le petit de tantôt, un caillou dans la main, s'appropriait à jouer du banjo sur les rayons de mon fauteuil roulant. J'ai cru voir Gabrielle sur le point de le semoncer: d'un signe de la tête, je l'en ai dissuadée. D'un regard furtif, l'enfant a vérifié s'il avait mon accord. Je lui ai souri: il s'en est donné à cœur joie. Le public, de toute évidence, trouvait son plaisir à jouer les musiciens. Les couplets se succédaient, les gestes et les voix se cherchaient tant bien que mal. Tout cela était peut-être un peu fou et les «gens bien» parleraient sans doute de cacophonie... Oui, c'était un peu fou. Mais Dieu que cela ressemblait au bonheur!

La musique était légère. Même quand la chanson racontait un malheur. «*J'ai perdu le DO de ma clari-*

nette... ah si papa savait ça...» La foule participait, joyeuse. Moi, je ne chantais toujours pas. Mon jeune ami, qui déjà m'avait glissé quelques regards perplexes, en est venu à la question. «Pourquoi tu ne chantes pas? Tu n'aimes pas ça?» J'ai dévié le propos: «Peut-être la prochaine...»

La prochaine, c'était *Ah vous dirai-je maman*. Dans ma tête, les mots se sont engorgés. «... *Mon tourment... Ah si maman savait ça... Ah vous dirai-je papa... Vous dirai-je... Ce qui cause...*» Autour de moi, on chantait «*papa veut que je raisonne*», et moi, j'entendais «*que ma voix résonne*». Pour ne pas décevoir mon ami de passage, j'ai chantonné les premiers mots du refrain: «*Ah vous dirai-je...*» Pour la suite, j'ai préféré des sons plus discrets; j'ai chanté, mais en voilant les mots. Je «mélodiais». Les notes s'évadaient, légères comme des ronds dans l'eau de l'air. Gabrielle faisait semblant de regarder au loin. Quand la chanson s'est terminée, mon jeune ami est venu tout près de moi et, avec un brin d'envie dans le ton, il a murmuré: «Elle joue bien, ta voix...»

Le chef d'orchestre a salué, la foule a applaudi. Je pleurais. Sans vraiment savoir pourquoi. Quand vient le temps des revirements d'âme, les pensées sont aveugles et les raisons, muettes. Les musiciens saluaient. La foule applaudissait. J'acquiesçais. J'ai croisé le regard de Gabrielle. J'ai murmuré: «Merci.» Elle a souri. Jamais je n'aurais cru pouvoir retrouver au cœur d'un tel après-midi des parcelles de ma ferveur perdue. Et jamais je n'aurais pensé que cette histoire me ferait rêver.

La nuit suivante... *J'assistais à une fête en plein air. J'étais dans mon fauteuil roulant. Une dame se tenait derrière moi. Elle était debout, silencieuse. Un enfant s'est approché. Il s'est amusé à dénouer le foulard que je portais. C'était un foulard de soie noire. Il l'a fait tournoyer dans le vent, en chantant; mais je ne comprenais pas les mots. À la fin de la chanson, il a déposé l'écharpe sur des mains qui gisaient sur mes genoux. Ensuite, il a posé les siennes sur mon cou. Elles étaient si fraîches... J'ai senti ma gorge nue, libre. Je me suis mise à faire des vocalises! Et puis soudain, je me suis tue. L'enfant (mais là, il me*

semble qu'il était grand) me parlait à l'oreille. Il disait: «Elle joue bien, ta voix...» Et moi, je fermais les yeux pour mieux l'entendre.

Quand je me suis éveillée, j'avais soif. Sur ma table de chevet, un verre d'eau était à ma portée: je me suis désaltérée. Peu après, j'ai senti que mon mal de vivre cherchait de tout son être à s'affranchir. Qu'il était sur le point de... Il réclamait un porte-voix. J'ai cherché des yeux la boîte de mon violoncelle; j'aurais voulu pouvoir jouer *Le tombeau des regrets...* J'ai voulu l'entendre. Au risque de me trouver folle, seule dans ma chambre en pleine nuit, j'ai déployé ma voix de contralto et j'ai «mélodié» le deuil de monsieur de Sainte-Colombe. Presque à mon insu, ma main agile a transporté ma main inerte sur ma poitrine, et s'en est allée se poser sur ma gorge. J'ai senti vibrer mon nouvel instrument. De tout mon corps, j'ai joué. J'ai retracé des airs d'enfance et des soupçons d'éternité. J'ai affronté des loups et des pierrots lunaires. J'ai retrouvé un peu de mon univers. La musique. Imperceptiblement, un filon de joie s'est installé en moi. Tel un désir. Celui de vivre. Puisque quelque part, un enfant... S'appelait-il Raphaël, Olivier, Daniel? Qu'importe. Un désir prenait forme. Vivre. Être une voix pour l'enfant qui rêve en moi.

Je me suis accordé le temps d'un long silence. Dans un coin de la pièce, une forme noire me tourmentait. De peine et de misère, je me suis déplacée. J'ai ouvert la tombe de mon violoncelle. Je me suis allongée à ses côtés. J'ai confié ma tristesse à ses entrailles, et puis j'ai refermé l'étui pour toujours. Quelques instants après, forte de sa tendresse, j'ai placé sur mon lutrin les feuillets d'une partition. C'était celle d'un choral: *Que ma joie demeure.*

*

Bientôt, je me le promets, je placerais sur ma «table tournante» (peut-être avec peine, mais je le ferai, je me le jure) un disque de la collection *Minus One*. Un de ces «accompagnateurs» à l'aide desquels

il m'arrivait de travailler des partitions. Jadis. Du temps où je savais manier le fleuret. Du temps où je m'escrimais à faire chanter un violoncelle. Je ne sais pas comment mon souffle pourra traduire ce que mes mains aimaient jouer sur quatre cordes. Ce sera «tout autre chose». Bien sûr. Mais qui sait... Peut-être les volutes de ma voix, même tristes, même sombres, sauront-elles alléger quelqu'un. Peut-être sauront-elles redire, à leur manière, la frêle confiance que j'ai reçue de Rilke: *«Tu sais, pour moi aussi c'est la nuit.»*